

fécondés, car l'épreuve à dimensions mondiales, le voisinage de la mort, le sort privilégié de la Suisse aiguissent la conscience patriotique. On est prêt à mourir pour le pays s'il est menacé mais il faut que le pays mérite encore et toujours ce sacrifice, qu'il soit et reste beau et sain, que le vice moral ou physique ne le vulgare point. Pour ce faire, il faut user de tous les moyens, des plus petits jusqu'aux plus grands. La réintroduction du costume régional en est un.

### *Quelques pionniers*

Alors par-ci, par-là, un chœur, une fanfare, une société se met en devoir de revêtir la tenue cantonale: Madame Sidler-Bucher, à Lucerne, Monsieur Furrer, à Schönenwerd (Soleure), Madame Widmer-Curtat qui, en 1916, groupe cent Vaudoises prêtes à revêtir la livrée patriotique aux jours fastes du pays, celui de l'Indépendance, celui de la fête nationale. A cette courageuse Suisse des bords du Léman, on doit aussi les premières recherches consciencieuses, les premiers contacts avec les couturières ou autres artisans nécessaires, les premières interdictions de camelote ou de mauvais goût. Quand la guerre est finie, quelques fêtes appellent tambours, drapeaux et costumes. A Berne, en l'honneur du dialecte bernois, à Zurich, pour des anniversaires de Meinrad Lienert et de Conrad Ferdinand Meyer, à Aarau, lors du Tir fédéral de 1924, à Baden, à Truns, nos premières cohortes colorent les cortèges.

Enfin, en 1922, Julie Heierli apporte le capital scientifique de toutes les enquêtes auxquelles elle s'est livrée pour le Musée National, elle publie le premier volume de son grand ouvrage «*Die Volkstrachten der Schweiz*» (Les costumes populaires de la Suisse). Consacré à la Suisse primitive, ce tome initial est suivi, à deux ans de distance, par celui qui traite de la Suisse orientale, puis par les trois derniers qui, jusqu'en 1932, épuisent et terminent géographiquement cette étude ethnographique de première importance. Jamais femme suisse n'avait fourni un tel effort en faveur de notre histoire culturelle. Ses investigations, ses exposés clairs, sa méthode scientifique, les nombreux témoi-

Des gens croient que les deux Bâle, un jour, referont un canton. La gent du costume régional n'est pas de cet avis, car la paysanne de Bâle-Campagne se voit et se sent et se veut différente de la dame de Bâle-Ville, ce que prouvent, par ailleurs, leurs images qui n'ont pas un trait commun. En effet, le petit béguin noir noué sous le menton, posé sur de longues tresses prolongées

d'un ruban à fleurs – produit de l'industrie du pays –, le fichu brodé, le corsage à petits dessins, la jupe grise en mi-laine, à petits plis, le fermoir de la ceinture décoré de l'armoire familiale, le canif suspendu à une petite chaîne, chercheraient en vain leur équivalent dans l'autre demi-canton. Et c'est bien ainsi.



BALE-CAMPAGNE



gnages photographiés, les patrons même de quelques éléments vestimentaires, ne méritent que des éloges, éloges qu'il faut adresser aussi à son éditeur Eugen Rentsch, d'Erlenbach, qui ne recula pas devant cette entreprise coûteusement illustrée. Les peines de toutes sortes, le travail ardu que réclamait un tel faisceau de renseignements ne furent certainement pas payés en écus sonnants, mais ils trouvèrent leurs couronne et récompense dans le titre de Docteur honoris causa que l'Université de Zurich décerna à l'auteur.

Cependant Julie Heierli n'avait envisagé le problème que sous l'angle historique. Elle ne croyait pas que le costume régional pût renaître.

*Fondation du mouvement en faveur des costumes régionaux, au sein de la «Ligue pour la sauvegarde du Patrimoine national» (Heimatschutz)*

Il fallut qu'une section se constituât au sein de la «Ligue pour la sauvegarde du Patrimoine national». Il fallut l'initiative de M. Gremminger-Straub, le 1<sup>er</sup> juin 1924, à Frauenfeld, pour déclencher l'élan vital qui, tel un ressort comprimé, ne demandait qu'à s'étendre. En effet, ce jour-là, les ligueurs réunis décidèrent que la renaissance du costume régional était une des offensives indispensables qu'il fallait livrer pour sauver le «Visage aimé de la patrie». Ils décidèrent que les sociétaires s'intéressant plus particulièrement à la question se réuniraient en une section spéciale, que M. Vonlaufen, lucernois, répandrait cette nouvelle par la presse et convoquerait, d'ores et déjà, tous les amis de la cause, à Olten, pour l'établissement d'un programme fructueux. Cinquante personnes répondirent à l'appel et se groupèrent sous le vocable de «Commission des costumes et chants populaires», commission qui se rattachait à la Ligue. Le Président de celle-ci s'adressait, le 24 octobre de la même année, aux femmes suisses leur promettant tous les renseignements et encouragements possibles, mais leur demandant leur appui, et comptant sur leur bon sens et leur goût du beau travail, pour mener à bien la tâche proposée.

---

IMAGE 30 SÉRIE 54

SOLEURE—SCHWARZBUBENLAND

Il est un pays suisse qui ressemble à une tache d'encre plus qu'à une figure géométrique. C'est Soleure. Encerclé, resserré, coupé et découpé par Berne, Bâle, l'Argovie et l'Alsace, sillonné par les chaînes du Jura, il faut être géographe émérite pour savoir si l'on est, oui ou non, dans le canton. Et si la solide fille rencontrée sur la route, à qui l'on demande d'où elle vient, nous répond: du «Pays des noirs garçons», en sa langue «Schwarz-bubenland», on sera bien malin de trouver qu'il

s'agit de la région située au nord du Passwang, vers Bâle-Campagne et l'Alsace, où les hommes portaient jadis un long pantalon de coutil noir, d'où le sobriquet. Après quoi l'on découvrira que la coiffe piquée de la Soleuroise du Schwarz-bubenland a été longtemps en honneur dans la contrée, que la façon de porter le fichu ressemble à celle des Jurassiennes et que le bijou religieux (*Deli*), suspendu à son cou, est en usage dans le reste du canton.



SOLEURE — SCHWARZBUBENLAND



### *On se met au travail*

Le premier acte de la «Commission des costumes et chants populaires» fut de susciter, à Berne, les 11 et 12 septembre 1925, à l'occasion de l'Exposition agricole, une importante assemblée de Confédérés en atours régionaux. Elle ne se fit pas sans peine. Mme Ros-Theiler, de Baden, créa un centre de renseignements pour l'élaboration des nouveaux costumes, M. Edouard Helfer se fit l'interprète romand des directives centrales et secourut M. Vonlaufen dans l'organisation difficile de ces journées. Mais le résultat fut réjouissant. Deux mille Suisses, vêtus et chamarrés selon la tradition de leur coin de pays, effectuèrent une marche triomphale à travers les vieilles rues à arcades. Paysans et citadins, montagnards et vigneron, bruissantes couleurs, éclairs d'argent s'unissaient à la jubilation des chants et fanfares pour donner à la patrie cent beautés et mille voix.

---

IMAGE 31 SÉRIE 55

SOLEURE

Après avoir traversé quelques plis du Jura, vers le sud, nous nous arrêtons à celui du Weissenstein et plus précisément au sommet du Vorder-Weissenstein dont la vue sur le Plateau et la chaîne des Alpes embrasse une étendue de 400 km. Les champs, les vergers et les villages qui ont l'air de jouets, les îlots de pierre que sont les villes, les taches bleues que sont les lacs, la frise neigeuse et grandiose du fond vous présentent leur pano-

rama avant que vous ne les parcouriez en détail, juste avant que vous n'en franchissiez le seuil, à Soleure, où les portes et les tours du passé sont encore debout. Près d'elles vous attend la petite Soleuroise dont le col et le corsage annoncent Berne, mais dont le beau bijou, dit «*Deli*» ressemblant à celui des Lucernoises, confesse la foi catholique du canton.



SOLEURE



## VII. Fondation de la Fédération nationale des costumes suisses

LE fruit était mûr. Il fallait le cueillir. La «Commission des costumes et chants populaires» groupait des intellectuels, des artistes, des patriotes, des citoyens. C'était une cellule mère, un aimant, une tête qui devaient respectivement engendrer, attirer, diriger. Si elle se repliait sur elle-même et se limitait à son effectif, la Commission se condamnait à une mort prochaine, mais, si, appelant la classe paysanne, elle arrivait à la toucher et la grouper, alors ce ne serait pas la mort, mais la vie. Il fallait fédérer les fidèles de la tradition, gens de toutes classes, de tous lieux et de tous âges. En conséquence, l'organe de la Ligue opéra sa transformation. Le 6 juin 1926, à Lucerne, dans la salle du Grand Conseil, deux cents personnes, en tenue de patriotes, fondent la «Fédération suisse des costumes et chants populaires» et projettent des statuts, tandis que la «Commission des costumes et chants populaires» est dissoute. Le rattachement officiel à la «Ligue pour la sauvegarde du Patrimoine national» est rompu mais non l'attachement filial et reconnaissant qui lie et liera toujours la fille à sa mère.

Il n'y a pas de raisons de retracer ici l'histoire de cette fédération née en 1926. Ceux qui s'y intéresseraient n'auront qu'à puiser dans la collection du bulletin «*Costumes et Coutumes*» et plus précisément dans les numéros des années 1946 et 1951. Ils trouveront comment les vingt-cinq sections canton-

---

IMAGE 32 SÉRIE 55

BERNE

Et nous voici dans le grand canton de la Suisse qui s'étend sur les trois zones du Jura, du Plateau et des Alpes, grand par son histoire, grand par son folklore. La première jouvencelle que nous rencontrons, revient du prêche et rentre chez elle, le psautier dans une main, le parapluie dans l'autre. C'est la jeune Bernoise en robe des dimanches, cette robe qui n'a pas sa pareille pour la noblesse et la simplicité: Les manches d'une petite

jaquette de drap – qui n'a que dos et manches – cachent celles de la chemise peu convenables à l'église; sur le col sombre et strict luisent les éclairs des bijoux, roses et chaînes d'argent filigrané; enfin les ailes en dentelle de crin, qui bordent la coiffe, se balancent doucement au rythme de la marche, enjolivant de leur nuage les traits nets au regard bleu, tandis que deux rubans folâtraient dans le dos.



BERNE



nales – ou demi-cantonaux – ont pris pied, grandi, chacune à sa façon, pour former le bouquet helvétique. Ils apprendront le nom de ceux qui s’y sont dépensés et dévoués.

Ce qu’il faut indiquer, en revanche, dans ces lignes, c’est comment le but fut plus ou moins atteint. En effet, la question primordiale et quelque peu angoissante était de savoir si le pays réagirait, si la campagne, la montagne, le vignoble feraient écho à l’appel, si leurs habitants se décideraient à revêtir, jours d’œuvre et dimanches, le costume presque oublié. Il arriva, au début, que la prière, à eux adressée, fut mal prise et mal comprise. Les sollicités redoutaient d’être embrigadés dans un mouvement idéologique ou politique. Le paysan est de nature méfiante. Il se tient sur ses gardes. La requête et la prédication qu’on lui adressait ne l’entamaient pas. Il ne voulait pas devenir une curiosité, un objet de musée, pour le plaisir des promeneurs du dimanche, tandis que les hérauts de la cause se baladeraient et se pavanaient, fringués à la dernière mode.

La confiance était donc difficile à gagner. Heureusement, l’«Union suisse des paysans», s’était fondée en 1895. C’était une force avec laquelle il fallait compter. Par elle, l’agriculture avait progressé, par elle, l’agriculteur n’était plus abandonné à son sort. Il regagnait en considération. Le travail était dur, néanmoins, et les gains, fructueux pendant la guerre, dégringolèrent sitôt après. La vie citadine était un mirage vers lequel on se jetait, les mœurs et les maisons des villes, des tentations auxquelles on cédait. La fidélité à la glèbe, se teintait de tristesse et d’envie, malgré l’union qui s’était opérée, malgré la noblesse du métier dont les meilleurs étaient toujours convaincus. Est-ce au double aspect de cette situation, à son humeur douce amère que les zélés durent leurs premiers succès? Peut-être.

Ils le durent aussi, c’est certain, à l’exemple, puisque l’exemple, dans tous les domaines, pénètre plus avant que toute prêcherie.

De voir des sociétés dont la tenue est celle du val ou du district, de voir des particuliers qui la portent, en ville, lors de certaines fêtes, les yeux s’habituent.

La tenue rencontrée à la page précédente, noire, blanche, sobre et stricte, paraissant froide et sévère à quelques Bernoises, elles chargèrent le peintre Rudolf Mûnger d’une interprétation plus réjouie, laquelle réussit fort bien et se nomme désormais *Mûngertracht*. D’inspiration historique 18<sup>e</sup> siècle, la jupe et le corsage de couleur vive, le plastron et le col, brillamment fleuris, le tablier de soie rayée, les crochets d’argent et les chaînes à roses sans épines, les manches amples et

souples qui, un dimanche après-midi, n’ont pas besoin de se cacher sous celles d’une jaquette, combinent une harmonie de couleurs, composent un chant plus gai que la version puritaine ci-devant traitée. Sans dénigrer celle-ci dont nous avons, au contraire, vanté les charmes secrets, force est de donner raison aux optimistes fermières qui n’ont pas craint d’avoir deux robes du dimanche, puisqu’il existe deux et même plusieurs façons de dimanche.



BERNE



se familiarisent avec le spectacle. De voir la femme du docteur du village, le conseiller d'Etat de la capitale, l'institutrice ou la riche fermière en faire autant, enlève au fameux costume le poison du ridicule. Il fait moins peur. Etrangeté et bizarrerie l'abandonnent. De l'entendre louer, on se met à l'apprécier. On l'acceptera bientôt. Et finalement, des associations de paysannes, des écoles ménagères l'adoptent et tout le monde s'enrôle sous les drapeaux de la «Fédération suisse des costumes et chants populaires» qui entre-temps, ayant rectifié légèrement son vocable, est devenue la «Fédération nationale des costumes suisses».

---

IMAGE 34 SÉRIE 55      BERNE—COSTUME DIT DE FREUDENBERGER

La robe suggérée par Rudolf Mûnger, dite *Mûngertracht*, a une sœur encore plus vive, dite *Freudenbergertracht*, du nom du peintre Sigmund Freudenberger (1745—1801) qui, après avoir travaillé à Paris, se retira en Suisse où les scènes de la vie rustique inspirèrent, dès lors, son pinceau. Campant ça et là, une accorte Bernoise, il la vêtaït volontiers des couleurs qu'ont adoptées aujourd'hui, plus spécialement, les femmes de

l'Emmenthal: corsage coquelicot, jupe bleuet, plastron et col bouton d'or, tablier rayé, chapeau de paille soufre, fleuri d'un léger bouquet, posé de guingois sur la tête blonde. Clair cômme l'été, vif comme un drapeau, gai comme un pinson, le costume bernois à la Freudenberger ne peut que réjouir la vie, la ferme et le paysage de la belle vallée de la Grande Emme.



BERNE — COSTUME DIT DE FREUDENBERGER



## VIII. Les costumes suisses au XX<sup>e</sup> siècle

**I**L est dans la loi du costume régional – comme de toute tradition – qu’il pactise discrètement avec le goût du jour, qu’il s’adapte aux conditions d’existence. Sinon, il est balayé d’autant plus vite, par les engouements passagers, par les rafales de la mode. L’erreur eût donc été colossale, le faux-pas, irréparable, si, dans notre siècle technique, pratique et sportif, l’habit traditionnel était sorti tel quel des coffres du dix-neuvième siècle. Une coupe engonçante, une longueur de jupe énervante pour les jambes, un corset de fer, un ou plusieurs jupons lourds d’empois ne conviennent plus à une époque où les filles s’habillent en collégiens, et les mères en jeunes filles. Il fallait garder en souvenir et défendre contre les mites, les derniers costumes régionaux de la fin du siècle précédent, mais ne pas imposer leur style vieillot aux nymphes contemporaines. C’eût été catastrophique. Heureusement, l’allure des années 1780 à 1820, dont les peintres avaient laissé le coquet souvenir, se prêtait mieux au pas moderne, entrant dans notre rythme par l’entraîn de ses couleurs. Au moment de choisir l’étoffe, la forme, les proportions, les enfants du vingtième siècle se tournèrent, donc, d’instinct, vers ces sources, et leurs robes, pour la plupart, en dérivent. Il serait trop long d’en dire l’élaboration, quelle en fut l’inspiration précise, quelles modifications on y apporta, qui s’en mêla. Un peintre, un historien était parfois consulté, plus souvent quelques paysannes s’en tiraient toutes seules. Il arriva qu’on prit une fausse route, qu’on établit un plan sur une gravure fantaisiste. Il arriva que le premier costume ne

---

IMAGE 35 SÉRIE 55

BERNE—OBERHASLI

L'Oberland bernois, retranché dans les Alpes comme dans une forteresse, constitue, de l'avis même du reste du canton, un petit monde à part, bien distinct. En remontant le cours torrentueux de l'Aar, jusqu'au pied des glaciers, nous gagnons la Vallée du Hasli. On n'y rencontre pas les corsages busqués enchaînés d'argent ni les coiffes ailées, mais des robes bleues à beaux plis et longues lignes, des châles fleuris nonchalamment drapés sur les épaules et des chapeaux à larges bords, cravatés de ruban noir. Pour les sentiers de

montagne, pour les chalets de pierre et de bois, pour la chambre basse où bat encore le métier à tisser, les effets simples de la Bernoise de l'Oberland sont ce qu'ils doivent être. La légende veut que les habitants soient arrivés de Suède, il y a près de mille ans, car nul n'avait osé jusque-là s'établir dans la région. Quelque soit le fond de vérité de cette légende, une chose est certaine: les gens du Hasli forment une race à part et leur costume est unique en Suisse.



BERNE — OBERHASLI



plaisant pas, on en mit un second sur le métier. Il arriva toujours que l'enthousiasme et l'émulation prirent part au travail. C'était inespéré.

### *Tous les costumes sont neufs*

L'habitant d'une grande ville, qui connaît mal la campagne, croit volontiers que le défilé bucolique des nouvelles troupes tire ses nobles frusques, même par centaines, même par milliers, de quelques bahuts sculptés ou du fond des musées. Le spectateur naïf attribue à quelque arsenal séculaire le dépôt officiel de ces uniformes pittoresques. Il ne leur décerne aucune modernité. Combien grande est son erreur. Les costumes d'aujourd'hui sont, chez nous, fringants et neufs, faits sur mesure, taillés dans de belles étoffes, conformes à l'histoire et à la tradition, propriété de ceux qui les portent, exécutés sur leurs mesures. On y joint les bas blancs et les souliers à boucles neufs, on y assortit châles et capes, sacs et paniers neufs.

En dehors de nos frontières, il est vrai, c'est parfois différent. Malgré une richesse régionaliste souvent plus grande que la nôtre, il ne reste – exception faite des provinces au folklore encore vivant – que des exhibitions de circonstance où les groupes sont équipés, pour le jour, aux frais de la princesse. Les habits sont quelque peu défraîchis, ils ont passé sur trop de dos pour convenir à un seul. Les chaussures et accessoires, pris au hasard chantent faux. Le spectacle n'est pas toujours attrayant. Tandis que les cortèges de chez nous, aux milliers de paysans et paysannes parés de leurs atours et de leurs outils, de leurs épis, légumes, fruits et fleurs, annoncent et proclament que le peuple des campagnes a repris possession de sa race, de sa beauté, de sa fierté. Cette supériorité patriotique est un aveu malséant parce qu'immodeste, mais nécessaire parce que salubre.

### *Tout manquait, tout est là*

Il est un autre sujet d'étonnement pour l'historien du costume suisse contemporain, c'est que du pays entier, ont surgi, comme par miracle, les matériaux

---

IMAGE 36 SÉRIE 55 Berne—Oberhasli. Costume blanc des mariées et marraines

En prolongeant notre promenade dans la jeune vallée de l'Aar, avant que ses eaux glacées n'entrent dans le lac de Brienz, nous courons la chance de rencontrer une jeune fille du Hasli telle qu'elle s'habille le jour de son mariage, ou quand elle est marraine. Le spectacle en est charmant. Une robe couleur d'edelweiss faite avec la laine des moutons blancs, filée et tissée à la maison, foulée dans la

région, un étroit corsage de velours noir, un tablier de soie de même couleur, de longues manches de toile écrue s'unissent à la petite calotte de feutre, piquée d'un bouquet clinquant – modeste souvenir des brillantes couronnes de jadis – pour habiller la promise, ou parer la belle qui prendra dans ses bras le filleul rougeaud.



BERNE — OBERHASLI. COSTUME BLANC DES MARIÉES ET MARRAINES



et les métiers, les modistes et les tailleurs, les bottiers et les brodeuses. En effet, à part quelques coins rares et privilégiés – Evolène, Lötschental, Guin, la Gruyère, Appenzell – il n’existait plus une boutique, plus une adresse où l’on pût acheter ou commander sans autre, les éléments d’un costume. Il fallut donc se livrer à un travail d’enquêtes et de recherches, dans tous les domaines. On explora le marché des étoffes, des pailles, des rubans. Souvent en vain. Si la qualité du tissu était trouvée, c’était la couleur qui déplaisait, si la forme de la paille convenait, c’était le grain qui péchait. Les fichus, en particulier, ne savaient où se prendre, les bijoux traditionnels ne figuraient plus sur l’éventaire des orfèvres. Les brodeuses et les dentellières vivaient cachées. Les passementiers et rubaniers livraient des motifs inutilisables. Quelle persévérance ne montra-t-on pas pour venir à bout de toutes ces déficiences, quelles baguettes de sourciers n’employa-t-on pas pour découvrir le fabricant qui fabriquerait ce qu’on voudrait. Et puis, une fois qu’il était trouvé, une fois la marchandise commandée, il restait l’inquiétude de son écoulement ou celle de l’avance des fonds. Il y eut plus d’une panique au sein des comités, lors d’un achat en gros. Mais la solution finissait par être trouvée. Ou bien la pluralité se partageait le lot, chacun payant son dû, ou bien l’une ou l’autre bienfaitrice courait généreusement les risques de l’avance.

C’est donc avec succès, mais non sans peines, que les fournitures ressuscitèrent.

### *Costumes pour tout et pour tous*

Le costume régional typique, celui que popularisèrent les arts et les fêtes, celui dont la tradition fut la plus tenace, est, dans la plupart des cas, un costume de cérémonie pour femmes. Hommes, enfants, vieillards, hivers, deuils et travaux, jours de marché et simples dimanches n’y trouvent pas leur compte. Aussi, dès que l’habit d’apparat, premier reconquis, vêtit non seulement les citadins zélés, mais d’authentiques paysannes, il se révéla inutilisable les neuf dixièmes du temps et demanda, très vite, à être interprété suivant les mille et une façons de la vie.

---

IMAGE 37 SÉRIE 55

BERNE—SIMMENTAL

La paysanne du Simmental communique plus avec les gens de la plaine que sa sœur du Hasli, aussi remarque-t-on dans son costume bien des analogies avec la mode d’antan du *Mittelland* bernois. Cependant, avec le 20<sup>e</sup> siècle, un désir de se différencier de leurs voisins incita les ressortissantes de la vallée à troquer le col carré (*Göller*) contre un châle à franges, à garnir de ruches de

dentelles ce qui se voit de la chemise au-dessus du corsage, à déraider les ailes de la coiffe en échangeant le crin contre un volant souple et flatteur. De même que les larges chalets aux façades brodées d’inscriptions n’ont pas la même ligne que les fermes au grand toit, de même les habitants des uns et des autres portent-ils diversement le même costume bernois.



BERNE — SIMMENTAL



## Travail

La semaine nous débite six jours de travail pour un de repos. Ce qui nous vaudrait en bonne logique, six robes simples pour une belle. Mais la logique a souvent tort. Aussi, les six robes ne sont-elles pas nécessaires. En revanche, une ou deux sont indispensables. Pour cuire la soupe, planter les choux, nourrir les cochons et râteler le foin, il faut des habits rudes. Pour raccommoder le linge, s'occuper des enfants, aller au marché, ils peuvent l'être un peu moins. En tout état de cause, la tenue pimpante est exclue. Rubans, bijoux, toile immaculée, jupe plissée, tablier soyeux tolèrent que leur maîtresse «descende en son jardin pour y cueillir du romarin», mais non qu'elle en fasse plus. Donc, il faut du pratique et du solide, mais du plus beau qu'un triste sarrau. Tâche malaisée. L'historien, ou la citadine, met la tradition avant le travail, la paysanne, le travail avant la tradition. Il s'agit de concilier les deux points de vue. Ainsi l'histoire disant aux Bernoises que leur corsage à busc se terminait en pointe sur le devant pour amincir la taille, on conçut une robe de travail sans abandonner ce détail, robe toute réussie dans son aspect. Mais, à l'épreuve des gros travaux, les Bernoises se récrièrent, le busc leur faisait mal. Il fallut y renoncer et consentir un corsage non appointi pour les rudes ouvrages. On confectionna une robe archi-simple tandis que l'autre rentrait dans l'armoire pour n'en sortir qu'aux jours tranquilles des gentils travaux.

Telle est la loi. Elle va de soi. Si l'outil ne facilite pas le métier, si l'habit en gêne l'exercice, outils et habits, si beaux soient-ils, partiront pour le musée. La vie et l'histoire sont puissantes. Il faut leur obéir intelligemment. Les détracteurs de toute civilisation moderne ont tort, les admirateurs sans conditions également. En revanche, ceux qui la passent au crible du bon sens et du bon goût ont toutes les chances d'améliorer et d'embellir leur existence. C'est pourquoi la jeune paysanne en costume conduisant avec maestria un lourd tracteur, est une joie. C'est pourquoi le costume qu'on lui propose à cet effet doit être aussi moderne que possible, dans son interprétation du passé. En Suisse orientale, il est une tenue qui fleurit et prolifère aux champs et à la

---

IMAGE 38 SÉRIE 55

BERNE—ARMAILLI

Le costume du pâtre bernois est connu et reconnu loin à la ronde. La veste en velours noir, à manches courtes bouffantes, s'orne de boutons d'argent et d'edelweiss brodés sur les revers. Elle s'appelle «Mutz». Pour l'accompagner: une «capette» de cuir noir liserée de rouge; une paire de pantalons en gros drap du pays, raide et rugueux, couleur de terre des champs; une chemise de bonne toile dont les manches se retroussent pour tra-

vailler et pour montrer des bras solides, brûlés par le soleil des monts. Alors que les Nidwaldiens ont le malheur de retrouver leur blouse sur des accoutrements de ski, les Bernois de l'Oberland voient leur «Mutz» sur le dos de tous les jodleurs de la Suisse qu'ils soient de ville ou de hameau, de Berne ou d'ailleurs, qu'ils y joignent pantalons rayés ou souliers jaunes, ce qui ne fait pas toujours plaisir aux bergers.



BERNE — ARMAILLI



ferme (voir p. 43). Une solide blouse de fil blanc, à manches amples serrées aux coudes, une robe d'indienne couleur bleuet composée d'une jupe vaste et d'un corsage serré, un tablier de toile rayée, un fichu de coton blanc filoché ou tricoté, des socques ou sandales, additionnent leur simplicité, attirent les compliments, habillent toujours plus de femmes. C'est que le costume en question, véritable costume de travail, réduit aux éléments premiers de tout costume régional, dépouillé des particularismes de détail et de raffinement, peut se porter de tous les côtés des frontières cantonales. En effet, les variations sur le thème de l'extrême rusticité ne sont pas nombreuses et les fermières de Berne ou de Fribourg, du pays bâlois ou du pays vaudois, en train d'appeler les poules ou de traire une vache, se trouveront plus de ressemblance que de dissemblance. Une robe les habillera qui n'aura plus les marques distinctives de la robe de fête, une robe qui changera tout au plus de couleur ou n'aura retenu du terroir qu'un signe des plus discrets. Les Fribourgeoises dont une caractéristique est le tablier à bavette, garderont un tablier à bavette, même pour moissonner, tandis que la vigneronne du Lavaux vendangera sans protéger son corsage. Mais à part ce détail, leurs robes seront sœurs.

Ainsi, dans les tenues de travail, le pratique prime le reste et tend à supprimer les différences ou sinon les diminue. Donc une formule heureuse pour quelques kilomètres de plaine, l'est aussi pour les kilomètres voisins, quitte à la signer d'une couleur ou d'un accessoire.

### *Hivers et deuils*

Le soleil tournait autour des jupes de toile qui tournaient autour des corbeilles de pommes, de poires et de prunes. Mais il a plu toute la nuit. Lesnuages traînent. Le vent souffle les feuilles. La neige coiffe les montagnes. L'hiver arrive botté de glace. Faut-il fermer l'armoire aux gais habits et revêtir tricotés plus ou moins déformés sous le tablier de bazar plus ou moins délavé? Non, ont

Parmi les images et souvenirs d'un voyage en Suisse qu'emportaient les étrangers dans leurs bagages, les «Trois Grâces du Guggisberg» avaient, sans nul doute, une place de choix. En effet, l'estampe exécutée par Gottfried Locher, éditée par Mechel à Bâle, était l'œuvre de bons artistes; d'autre part le costume représenté était ahurissant pour ne pas dire inconvenant. La jupe s'arrêtait au-dessus du genou, fait exceptionnel à l'époque. Le plastron en velours d'Utrecht rouge,

attaché par des aiguillettes, réduisait ostensiblement sa largeur pour que les seins, dépassant de chaque côté, ne fussent recouverts que de la chemise. Enfin la petite «capette» de tête, analogue à celle des Schaffhousoises et Oberlandaises, répondait au nom de «Bouse de veau» (*Chalberdrückli*)!

Les Bernoises du Guggisberg d'aujourd'hui ont assagi la robe, sans en changer les éléments. Telle que vous la voyez, elle a bonne façon.



BERNE — GUGGISBERG



dit quelques Suissesses. Et la blouse de lin s'est faite blouse de laine, et l'étoffe de la robe s'est épaissie, et les bas aussi. Il est difficile de concilier un manteau avec le style régional, mais il lui reste la jaquette de drap courte et cintrée, la cape, la pèlerine, le châle. Les frileuses, qui ne sont pas les moins ingénieuses, ont fait leur preuve en plus d'un lieu.

Il est hélas! une épreuve plus dure que l'hiver, celle de la mort. Mais le froid du trépas, pas plus que l'autre, ne met à ban les habits du pays. Plusieurs fidèles ont été portés en terre, ainsi revêtus, et parmi les assistants de l'office funèbre, ceux qui arboraient les couleurs terriennes rendaient honneur au disparu, mieux qu'un drapeau. Cependant, il est une autre question: La famille en deuil va-t-elle encore s'affubler de tabliers rouges et robes bleues? Ne va-t-on pas la croire sans cœur et sans chagrin? Ne faut-il pas au moins foncer les tons? Bien que les uniformes de l'armée, d'un métier ou d'une vocation, n'aient jamais insulté le malheur, et que celui dont nous parlons n'y insulterait pas plus, la dernière suggestion a été approuvée. Signe de délicatesse et gage d'un double attachement, l'interprétation sobre et terne des éléments traditionnels est, en effet, la réponse à donner aux tristes jours. Quelques-unes de ces réponses ont été étudiées dans les numéros 2 à 4, 1952, de *Costumes et Coutumes*.

### *Mariage et baptêmes*

S'il est un prétexte à festoyer, à observer les rites traditionnels, à déployer quelque pompe et magnificence, c'est bien le jour des épousailles, ce jour entre tous important dans les folklores du globe. Le costume de la mariée y joue son rôle, naturellement. Blancs, froufrouants, voilés de tulle arachnéen, couronnés de fleurs d'oranger, tels sont les atours nuptiaux des citadines d'aujourd'hui. Draperies à prétention, lignes majestueuses qui ne vont pas à tout le monde. Si la promise est plus épanouie qu'éthérée, plus brugnoon que pêche, plus gente Perrette que languide Iseult, en un mot, plus fleur des

Julie Heierli, dans son gros ouvrage sur les costumes suisses, se borne à dire du Jura bernois qu'on y suivait la mode française dont quelques éléments, venus en retard et s'y attardant parfois plus longtemps qu'ailleurs, finissaient par prendre le caractère d'un costume régional. C'est ce costume régional que les Jurassiennes ont recherché au fond des bahuts et c'est celui que la Bernoise de Delémont a remis en honneur. Blouse — qui fut

chemise — de toile blanche, corsage rouge à lacets, châle à frange dans les tons clairs, coiffe de brocart environnée d'un volant plissé, bas violets. Ainsi l'habit d'hier et d'aujourd'hui est aussi éloigné du costume bernois que la religion, la langue, l'histoire et les mœurs jurassiennes le sont de la capitale, ce qui fait certainement plaisir aux amateurs d'indépendance.



BERNE — JURA BERNOIS (DELEMONT)



champs que fleur de serre, si par-dessus le marché, elle est habituée au costume du terroir, alors, certes, il lui faudra des ornements plus adéquats que les plis sculpturaux, longs et traînants des mariées solennelles. Il lui faut la version actuelle de ce qui se voyait, jadis, dans les églises villageoises, c'est-à-dire la tenue régionale des grandes fêtes, pimpante et soignée à laquelle s'ajoutaient couronne et bouquet. Comme il a été dit, dans l'exemple singinois de la genèse d'un costume, le «Kränzli» aux origines lointaines, a joui d'une large diffusion. Ce diadème plus ou moins haut, plus ou moins lourd, en métaux et pierres précieuses pour les classes sociales élevées, en clinquants et perles de verre pour la paysannerie, a ceint le front virginal des fiancées de plusieurs siècles, tandis que le front non virginal était, dit-on, couronné de paille . . . Ainsi, les costumes régionaux d'hier et d'aujourd'hui ont repris le thème séculaire, en l'interprétant librement. Avec un art consommé, les Appenzelloises glissent un bouquet de myrte entre les ailes de papillon de leur coiffe. Grâce au talent d'un filigraneur de chez elles, les Argoviennes reçoivent, pour leurs fiançailles, la fine couronne d'argent qu'elles arboreront, pour les noces. Enfin, beaucoup d'autres diadèment leur coiffure de fleurs fraîches ou artificielles.

Jadis, les marraines, au jour de baptême de leur filleul, portaient le même ornement de tête. Cette coutume n'a toutefois pas repris vie, au vingtième siècle.

### *Hommes et enfants*

La mode est moins fantasque pour une moitié de l'humanité que pour l'autre. Même au temps glorieux de la parure masculine, les caprices, les va-et-vient, les écarts de conduite vestimentaires sont moins pétulants pour la gent mâle que femelle. Les changements importants sont rares et lents. Ils entrent dans les mœurs pour cent ans et plus. Au dix-huitième siècle, le bon habit de drap, avec sa culotte courte et son gilet, habilite bourgeois et paysans de bien

---

#### IMAGE 41 SÉRIE 55 FRIBOURG—COSTUME DE PROCESSION DE LA SINGINE

La majorité des habitants de Fribourg parle français, la minorité allemand, et, dans chacun des territoires linguistiques, les deux religions sont pratiquées, avec prédominance marquée de la catholique sur la protestante, ce qui vaut au canton quatre costumes régionaux. Celui qui vous tourne ici le dos, appartenant au district catholique et allemand, est le plus intéressant de la Suisse, par son ancienneté et sa richesse. Robe rouge coupée de galons jaunes, col carré (*Göller*) caché sous une fraise, manches de chemise plissées en accor-

déon, tablier noir, tresses bourrées de ruban vert et couronne étincelante posée sur une «capette» noire, constituent quelques-uns des effets historiques de la Singinoise en *Chränzli*, effets propres à la jeune fille de jadis, qui ne disparurent jamais et qui depuis le 19<sup>e</sup> siècle se portent surtout, lors des processions ou des cérémonies religieuses. Un costume plus simple est en usage pour tous les jours tandis qu'un costume d'allure bernoise est le propre des Fribourgeoises allemandes et protestantes de la contrée de Morat.



FRIBOURG — COSTUME DE PROCESSION DE LA SINGINE



des pays et du nôtre aussi. Au dix-neuvième, le pantalon supplante la culotte, l'habit se modifie quelque peu, mais l'ensemble règne partout. Donc, ni particularisme, ni costume régional, donnés par le passé pour la population moyenne des petites villes et villages. En revanche, toute la vie pastorale des alpes et préalpes est, comme nous l'avons déjà dit, fortement enracinée dans sa propre tradition. Le *bredzon* bleu des armaillis de la Gruyère, comme le gilet rouge de ceux d'Appenzell est attaché à la transhumance. Au vingtième siècle, presque rien n'a changé pour eux, ils sont et symbolisent la pérennité de la nature en face du mouvement de l'histoire.

Par conséquent, si le costume régional actuel des bergers est très semblable à ce qu'il fut et ne pose quasi pas de problèmes, celui des autres Suisses a été, par contre, difficile à trouver. Accompagner sa payse magnifiquement ornée, dans l'accoutrement banal et triste d'un complet confection, c'était compromettre toute la beauté qu'elle avait reconquise. D'autre part, se décider à porter tel ensemble de 1780 ou de 1840 ou de 1870, qui était aussi français ou allemand que suisse et qui fut abandonné par les Suisses au moment général de sa désaffection, ne se justifiait d'aucune façon. On trouva un moyen terme, celui d'une forme moderne – pantalon, veston, gilet – exécutée dans une étoffe dont la texture et la couleur étaient connues aux siècles passés. Ainsi le drap brun, noir, bleu foncé, vert bouteille ou prune a-t-il vêtu de nombreuses générations. Son aspect solide et net a quelque chose d'historique et de traditionnel que la coupe discrètement moderne du complet ou d'un petit frac ne lui enlève pas. Une chemise blanche, une cravate noire, un chapeau de feutre noir, signes de sagesse paysanne parachèvent l'heureuse solution, tandis qu'une ceinture brodée, des boutons d'argent, un gilet de drap rouge ou de velours frappé sont autorisés à l'embellir. On obtient ainsi un costume qui a les qualités dominantes du costume régional, c'est-à-dire qu'il n'est pas la reconstitution d'une pièce de musée strictement datée, mais que, d'inspiration traditionnelle, il s'accorde avec le type, le travail, le ciel, la civilisation du pays.

Quant aux enfants, on ne les a pas oubliés car ils sont l'avenir. Dans plu-

Entrée de la Suisse française: la ville zaehringienne de Fribourg en Nuithonie qui parfuma ses mœurs d'influence française «ancien régime», sans y perdre plus d'originalité que de simplicité. Donc la robe du pays tire ses origines de la mode d'outre-Jura, ou de ses costumes régionaux les plus proches. C'est ainsi que le tablier à bavette de la Fribourgeoise romande catholique se rencontre dans le folklore français, alors qu'il est seul de son espèce en Suisse. C'est à la mode française

aussi que les manches taillées dans la même étoffe que le corsage et la jupe, font corps avec eux, et que le fichu de soie ou de dentelle est drapé sur les épaules. Un minuscule chapeau de paille – dit chapeau liron – dont le ruban dégringole en boucles sur la nuque, couronne l'aimable tenue, que les dames de la ville portent en certaines circonstances et que celles de la campagne peuvent revêtir, aux jours de cérémonie.



FRIBOURG — VILLE.



sieurs écoles, dans plusieurs familles les petites filles ont reçu leur petit costume, les petits garçons, de même. Il s'agit ni de les harnacher, ni de les surcharger, ni de les engoncer, ni de les déguiser en bonhomme ou bonne femme, mais de leur laisser l'aisance nécessaire pour courir, crier, sauter, tout en leur inoculant la fidélité.

Ainsi, du plus vieux jusqu'au plus jeune, du printemps jusqu'à l'hiver, des jours fastes aux besogneux, de la tristesse à la gaieté, chacun trouve pour chaque occasion, la tenue patrimoniale qui convient.

### *Coupe et Couture*

La coupe, l'assemblage, la finition d'un costume régional ne sont pas choses faciles. Passablement différentes de celles que réclame la mode contemporaine, ces opérations ont dû se réapprendre. Des couturières ou modistes de villages, qui étaient loin de connaître la silhouette historique et ses éventuelles complications s'y sont mises peu à peu, s'y sont même spécialisées. Renseignées et mises à l'épreuve par les personnes compétentes du canton ou de la Fédération nationale, quelques-unes ont acquis grande maîtrise et forte clientèle, preuve en est l'Argovienne qui terminait dernièrement sa trois millième robe.

Mais il est des Suissesses qui se piquent de savoir coudre, même en se piquant les doigts et qui rêvaient de réaliser elles-mêmes la tâche en question. Une grande maison d'édition vint à leur secours en publiant et cédant à bon marché, une série de patrons. D'autre part, les comités cantonaux ou villageois organisèrent des soirées de couture et de bavardage où, sous la baguette d'une professionnelle, les dés et les aiguilles, les ciseaux, le centimètre, les langues et le rire menaient bon train.

### *Tissage, broderie, orfèvrerie*

Au fond des vallées, au cœur de quelques maisons paysannes, il y avait encore des métiers à tisser et des femmes qui s'en servaient. Comme leur

En remontant l'eau verte de la Sarine, on gagne la non moins verte Gruyère, pays de Préalpes, pays pastoral, pendant romand de l'Appenzell, où des comtes du même nom gouvernèrent jusqu'au 16<sup>e</sup> siècle, où les troupeaux de race noire et blanche montent à l'alpage au printemps et redescendent en automne, où le fromage et la crème sont réputés, où l'on parle un savoureux patois franco-provençal, où le costume régional est d'usage quotidien pour les hommes. En effet l'ar-

mailli gruérien n'a jamais quitté son *bredzon*: veste à revers brodés, à manches courtes et bouffantes, en coutil fileté bleu; pantalon de même; chemise de grosse toile dont le col est non cravaté; «capette» de paille cerclée de velours noir, centrée d'un pompon de soie de la même couleur; sacoche de cuir ouvragé, noir, blanc et rouge. Quant aux belles bêtes, elles sont ornées de colliers de cuir non moins beaux et rassemblées aux accents du célèbre «Ranz des vaches».



FRIBOURG — ARMAILLI DE LA GRUYÈRE



navette était plus fine et leur texture plus noble que celles des fabriques, on eut recours à celles-là plutôt qu'à celles-ci, bien souvent. En effet, le fil et la laine et même la soie gardent et gagnent du grain quand ils sont croisés à la main; toiles, sergés, satins résistent et se lavent beaucoup mieux. Enfin, la couleur et l'épaisseur se font à volonté, pour le métrage nécessaire, tandis que l'industriel exige des commandes d'hectomètres dont on ne peut garantir l'emploi. Ainsi, le travail à domicile qui enrichit la maison sans qu'on en sorte et le matériau seul en son genre, qui embellit le costume sans exception, ont-ils noué des liens solides. Les organismes cantonaux soumis à l'organisme fédéral du «*Heimatwerk*», fondé en 1930 et doté d'un bulletin trimestriel, groupent, conseillent, dirigent les tisserandes dans leur travail, et avec elles, tous les artisans qui le désirent, car si l'étoffe est primordiale dans la tenue patriotique, les broderies et les dentelles, les pailles et les bijoux réclament, non moins qu'elle, une exécution soignée.

La vie artisanale, dans toutes ses branches, a donc été ranimée par la renaissance des costumes nationaux.

### *Surveillance et discipline*

Une fois ressuscités, il fallait les surveiller. Jadis, les lois somptuaires, la coutume villageoise, le tribunal des méchantes langues étaient autant de barrières contre les poussées novatrices, audacieuses ou malséantes. Aujourd'hui, la liberté règne, et le mauvais goût ravage tout ce qu'il veut et tout ce qu'il peut. A peine terminé, le costume régional est en butte aux critiques et aux réformes de celles qui ont la manie de la critique et de la réforme. Et puis il y a la grande femme que les rayures en long grandissent et la petite que les rayures en large rapetissent. Il y a celle à qui le col ne plaît pas et celle qui voudrait porter une coiffe à la Bernoise ou à la Vaudoise, et celle qui ne pouvant accepter les couleurs prescrites en invente d'autres criardes et impures. Comment lutter contre ces assauts de versatilité? Comment préserver la tenue patriotique de mille versions injustifiées? Force était d'en fixer une bonne

Dans les Rhodes-extérieures d'Appenzell, alors que les pâtres tenaient à la tradition comme un lierre à un arbre, les femmes s'en détournèrent pour suivre le cours mouvant de la mode. En Gruyère, au début du 20<sup>e</sup> siècle, ce fut le même cas. L'abandon des unes était aussi patent que la fidélité des autres. Il ne restait plus que quelques grand-mères pour arborer le fichu, le tablier à bavette et la coiffe noire à volant de dentelle. Mais aujourd'hui, le juvénile *Dzaquillon* a reconquis

la faveur de la Gruérienne. Il est la réplique rustique du costume porté dans la capitale du canton, avec cette différence que les manches appartiennent à la blouse – ci-devant chemise – au lieu de la robe, et qu'un simple chapeau de paille remplace le *liron*. Les deux tenues, la belle et la simple, sont d'ailleurs propres à toutes les Fribourgeoises françaises catholiques, tandis que les françaises réformées du Vully, se font remarquer par un tablier sans bavette.



FRIBOURG — GRUYERE. «DZAQUILLON»



fois les normes. Chaque contrée le fit, déterminant, d'une part, les éléments stables – patron, étoffe, accessoires – réservant, d'autre part, certaine marge de liberté afin que toute initiative personnelle ne fût pas étouffée. Ceci était important, car des directives de fer, si judicieuses soient-elles, vont à l'envers de leur but. Il faut les garder souples, il ne faut pas que l'ordonnance établie tourne au règlement draconien. Il faut tenir compte des habitudes de vie.

Les zélateurs du début avaient tendance à croire que des cheveux courts ou des lèvres rougies juraient avec le costume régional. Ils perdirent peu à peu ces préjugés tout en maintenant des clauses de modération. Car, s'il est vrai que des frisures à la créole passées au «platine» ou au «carotte», avec des fards aux yeux, aux joues et à la bouche, fabriquent une tête pour vitrine de perruquier et qu'une pareille tête ne saurait se visser sur l'habit du pays, celui-ci est néanmoins très portable quand la raideur des cheveux ou la pâleur des lèvres a été corrigée d'une main habile et légère.

La question des bas et des chaussures est, en revanche, très stricte, car rien ne gêne autant une robe régionale que des bas chair ou des souliers mode. Les premiers sont blancs, en général – rouges ou bleus, dans quelques cas –, les seconds sont noirs, garnis d'une boucle de métal.

Enfin chaque Suisse est tenue de porter le costume de sa région et non pas celui de la voisine qui semble plus plaisant. Les jeunes mariées adoptent celui de la patrie maritale ou celui de leur résidence à moins que demeurant dans une grande ville, elles n'y trouvent un groupe de confédérés de la même origine.

La discipline prohibe le prêt du costume régional pour des fins théâtrales ou mondaines. Si des citadines veulent se travestir en paysannes pour un bal masqué, qu'elles s'adressent à un costumier qui n'aura d'ailleurs pas ce qu'elles demandent et qu'elles ne sollicitent pas les villageoises des environs, sinon, un jour de carnaval, à titre de revanche, ces dernières emprunteront leurs robes de bal aux belles dames . . . qui ne les prêteront pas! Or, un beau costume régional, dans sa richesse effective et symbolique, est plus précieux qu'une robe de bal.

On a vogué à travers le lac. On aborde un rivage dont les vignes s'étalent au soleil. On pénètre en terre neuchâteloise, vingt-et-unième canton suisse, ancien comté et ancienne principauté dont les derniers seigneurs appartinrent à la maison Orléans-Longueville, puis à celle de Prusse. Langue et influence française, tutelle germanique, religion protestante, université, industrie horlogère, manufactures d'indiennes ouvraient le

pays à tous les courants européens, favorisant plus le développement culturel que le maintien de la couleur locale. Aussi le costume régional, oublié depuis longtemps, fut-il ressuscité par quelques Neuchâteloises du 20<sup>e</sup> siècle qui le recomposèrent d'une robe d'indienne sans tablier, fait unique dans la série suisse, d'un fichu et d'une coiffe de légère dentelle blanche.



*W. 52*

NEUCHÂTEL



## Prix

Ceci nous amène à la dépense qu'exigent les tenues nationales. Elle est plus élevée, certes, que celle d'une petite robe en cotonnade de bazar laquelle vivra aussi moins longtemps. Après quelques lavages et deux saisons, l'étoffe et la façon en seront misérables tandis que celles du costume de travail dureront plusieurs années et celles du costume de fête, une vie durant. Il va sans dire qu'un tablier de soie demande à être remplacé de temps en temps, comme le biais de velours d'un corsage, comme la blouse de toile blanche, mais c'est peu de chose en regard des impératifs coûteux et variés de la mode. Le prix de l'habit du pays est donc, finalement, plus bas que celui des autres et pourtant il arrive qu'au moment de le payer, on en soit bien empêché. Mais le montant peut se diviser en petits acomptes ou s'échelonner en phases successives: on achète d'abord l'étoffe, puis les accessoires, puis on pourvoit à la confection. Et puis «ce que femme veut, Dieu le veut». Alors il n'y a plus d'obstacles.

Tels sont les trucs, les instruments et les grâces au moyen desquels le vingtième siècle fait reflourir les costumes suisses sur le terroir.

Le «chapeau à cheminée» des Vaudoises est, sans doute, la coiffure la plus populaire de Suisse romande. La joyeuse inclination qu'il affiche pour l'oreille gauche, les amusements et câlineries du ruban sur le cou et l'épaule, opèrent leur charme sur celle qui le porte et sur ceux qui la voient! Alors on raconte l'origine du couvre-chef, et l'un de dire que c'est pour ressembler à une bouteille du Lavaux, et l'autre de certifier que le

vent des vignes soufflant toujours dessus, une calotte à tuyau était nécessaire pour que posée, sinon sur la tête, du moins sur le tuteur du cep, elle y restât. Quoiqu'il en soit, vive le chapeau vaudois qui se double d'une coiffe seyante, qui s'accompagne d'une robe accorte, couleur des feuilles ou du raisin – sauf à Montreux, où noire et blanche, elle est égayée par un ruban jaune.



VAUD



## IX. Leurs apports culturels

**S**I le souci du vêtement avait été l'unique motif de cette résurrection, il est vraisemblable que la flamme eût été vite éteinte, car la liturgie sans l'Eglise, l'étiquette sans un roi, les parades militaires sans le service du pays sont des arbres sans sève, des artères où le sang ne coule pas. Il faut que les signes extérieurs contiennent une valeur, il faut qu'ils soient la façade d'une maison habitée et non celle d'un décor de théâtre derrière laquelle il n'y a rien. Si le port du costume national n'est pas celui de la défense de certaines valeurs nationales, s'il n'est porteur d'une action civilisatrice, il ne représente qu'un culte stérile du passé.

Il y a donc derrière le jardin fleuri, les allées profondes des exigences humaines. Il y a derrière la haie des Suisses vêtus en Suisses, leur maison, leurs coutumes, leurs arts, leurs joies. Ils ne veulent pas d'une vie laide et triste qui n'a pour évangile que le rendement du travail qu'ils honorent pourtant mais qu'ils veulent auréoler. Comme il existe un urbanisme des cités ouvrières qui sont des cités-jardins et des industriels qui savent qu'ils ne gaspillent pas leur argent en aménageant des parterres de fleurs dans la cour de l'usine, ainsi les bons tenants de la cause paysanne veulent-ils embellir et réjouir le métier de la terre. Les uns comme les autres, donnant la main aux psychologues, croient avec raison que des rideaux coquets, des assiettes au lieu de gamelles, un chant collectif et spontané, quelques purs amusements sont des impondérables qui, par leur présence ou leur absence, font ou défont la santé d'un groupe. Une dose rationnelle de joie est nécessaire pour bien remplir son existence. Or, la joie

---

IMAGE 47 SÉRIE 56

GENÈVE

Genève, la grande ville et le petit canton, n'était certes pas le terrain propice aux mœurs rustiques, particularistes et patriarcales. Et pourtant les Genevoises d'aujourd'hui, s'inspirant des dessins de Töpffer et Dinkel qui représentent la tenue de la servante venue de la campagne, au début du 19<sup>e</sup> siècle, ont réalisé et réussi un costume genevois aux étoffes mouchetées, aux nuances de pois de

senteur, aux lignes souples et légères. Un petit bonnet blanc à ruche encadre la figure, sur lequel se pose le grand chapeau de fine paille dont le ruban bleu ciel, vert d'eau ou rose tendre se noue avec douceur. Et l'ensemble est charmant et délié. Et même plus charmant et délié que ne l'a rendu le «fichu pinceau bernois»!



*Witch 54*

GENÈVE



viendra d'un art de vivre conforme au terroir et d'art populaire enté sur le passé.

### *Le chant*

Inventorié par les ethnographes le capital hérité de nos chansons populaires se monte, disent-ils, à plus de vingt-cinq mille! Ceux qui veulent chanter ne sont donc pas à court. Seulement, voilà, si les bonnes mamans du village savaient encore les trente couplets de la complainte, leurs filles ne les ont pas retenus, et si les filles ne les ont pas retenus, les enfants des filles ne les ont pas appris du tout. Quant au papa, il fréquente la société de chant, mais doué d'une voix de basse, il accompagne et démonte la mélodie plus qu'il ne la connaît. Il se perd dès qu'il n'a plus l'œil et la baguette du chef sur lui. C'est dire qu'en famille, la chanson est devenue difficile.

De nombreux poètes et musiciens ont publié des recueils ou créé de charmantes et parfois célèbres pages que la radio redit souvent, mais encore faut-il quelques leçons ou exercices élémentaires pour les répéter à son tour et tirer du gosier les notes parfaitement justes. C'est à quoi la «Fédération nationale des Costumes suisses» s'est employée en instituant des «Semaines» ou des «Dimanches de chant» dont elle confia la direction à M. Alfred Stern, de Zurich. Ainsi, depuis bien des années, fortes et maigres voix, jeunes et moins jeunes, celles des hommes et celles des femmes, celles qui ont de l'expérience et celles qui n'en ont pas s'unissent pour une semaine ou pour un dimanche, s'affinent, s'entraînent et s'assouplissent, au cours de quelques heures ou de quelques jours qui sont d'autant plus bienfaisants qu'ils se passent souvent en des lieux bénis par la nature. Un livret de chant publié pour les fédérés de langue allemande – la version française est prévue – soutient la mémoire, tandis que le chœur aigrelet de quelques flûte, crin-crin, basson, hautbois soutient les élans vocaux. Après avoir puisé à ces fontaines d'art naïf, l'instituteur, la couturière, la matrone, les enfants rentrent chez eux et chanteront dans la chambre ou sur le banc devant la maison, éparpillant les couplets de leur joie dans l'air, comme des plumets de pissenlit.

Après une remonte du Léman et du Rhône, nous voici en Valais, ce corridor de soleil, serré entre les murs des Alpes et tellement fermé au reste du monde que celui qui connaît bien la Suisse ne connaît pas pour autant ce canton. Sion, tapie aux pieds des pentes de la chaîne bernoise, surplombée par Valère et Tourbillon dont les roches sont étoilées de cactus sauvages, est un bourg chaud, altier, unique. Chef-lieu d'un pays conser-

vateur et traditionnaliste, il était fait pour redonner à ses rues, au moins en certaines circonstances, l'animation des costumes régionaux. Ceux-ci, comme tous ceux des villes, relèvent plus de la mode du 18<sup>e</sup> siècle que de particularismes locaux, et c'est par la double coiffure – petit chapeau coquet sur coiffe blanche – que la belle Sédunoise accuse son caractère valaisan.



VALAIS — SION



## La danse

La danse villageoise avait perdu, comme le chant, comme les costumes, le fil de la tradition. Appauvries et adultérées par celles des villes qui copiaient celles des nègres, les cadences rustiques n'étaient plus que des trémoussements sans beauté, des trépignements sans gaieté. La Fédération y voua ses soins et, par les mêmes moyens que pour le chant, tira de l'oubli, enseigna, propagea les rondes et les coraules, les sautillés et les galops que martelait la jeunesse d'antan sur les planchers en plein air bordés de sapins enguirlandés et fleuris. Mlle Louise Witzig qui, dans un livre substantiel, a étudié tous les costumes d'hier et d'aujourd'hui, a consacré également deux fascicules à nos richesses chorégraphiques, volumes qu'elle publia chez Hug & Co, sous le titre de «*Schweizer Volkstänze*». M. Bordier, de Genève, en fit autant pour la Suisse romande, et tous deux convoquèrent à danser tous ceux qui le voulaient. D'un pied léger, les invités accoururent nombreux. Ils emboîtèrent le rythme du terroir, en saisirent les multiples variations, y trouvèrent un grand plaisir et le clamèrent si haut que les ondes cadencées gagnèrent de proche en proche la campagne et la montagne, les villes et les hameaux. Tous les fédérés savent à présent danser «à la mode, à la mode, à la mode de chez nous».

## Le théâtre

Le théâtre est un divertissement cher aux Suisses. Que de festivals, que d'épopées de la nature, que de cortèges des saisons n'ont-ils pas montés sur les grands ou petits tréteaux provisoires des innombrables fêtes publiques! Que de fois les salles paroissiales et communales, les sociétés locales se sont transformées en plateaux et parterres! Tous les prétextes en étaient bons, si ce n'est tous les choix . . . et toutes les pièces . . . Il y a cinquante ans, la «Ligue pour la sauvegarde du Patrimoine national» (Heimatschutz) luttait déjà contre les drames tonitruants et pathétiques où chevaliers du moyen-âge, beaux sentiments et grands décors étaient aussi faux les uns que les autres, et Otto von

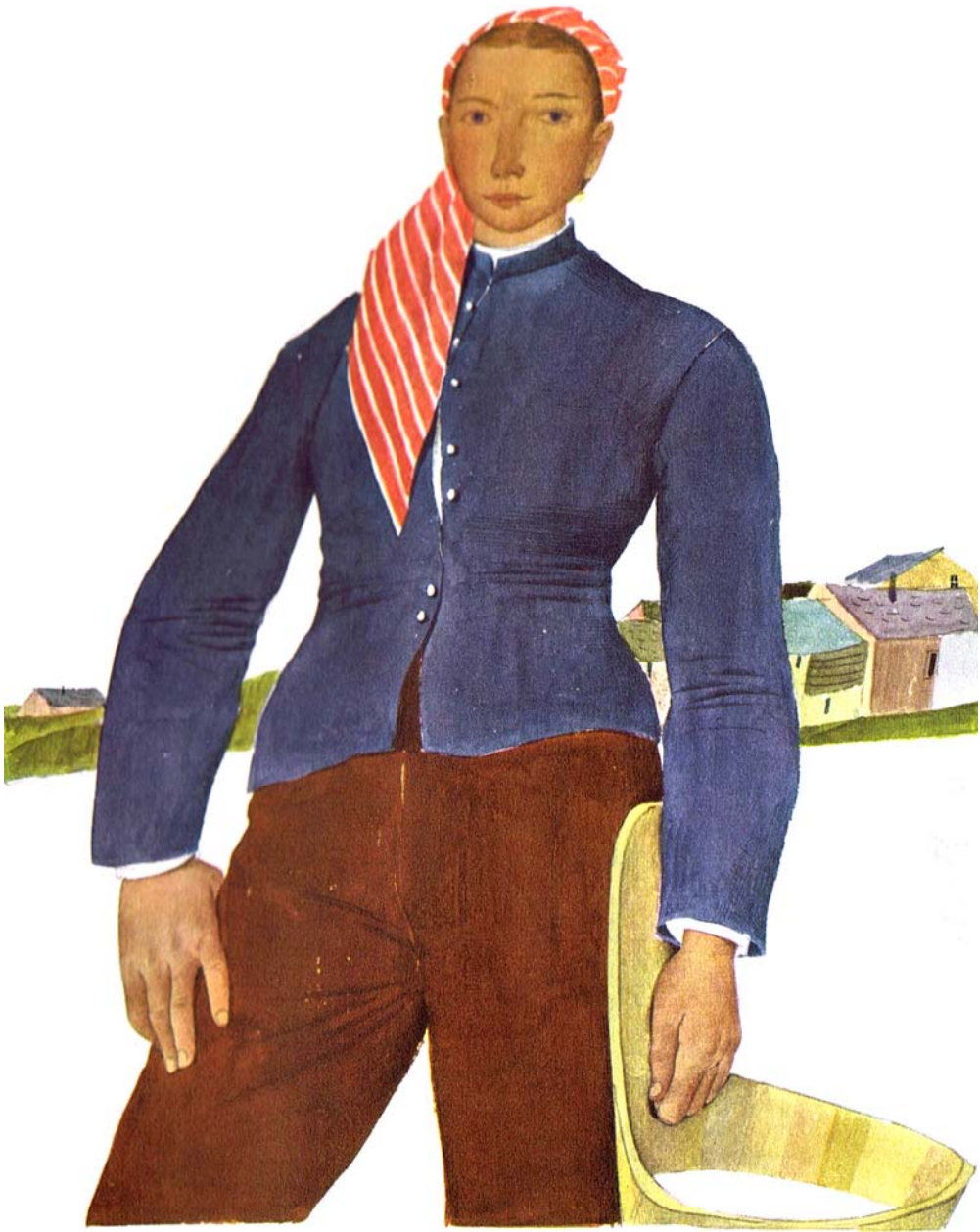
---

IMAGE 49 SÉRIE 56

VALAIS—VAL D'ILLIEZ

Plus que le val du fleuve, les vallées latérales qui y débouchent sont des terres d'élection pour la vie patriarcale. Engageons-nous donc dans toutes celles que nous pourrons et commençons par le val d'Illiez, gardé par les dents du Midi. A mesure qu'on y monte, la luxuriante végétation fait place aux champs, puis aux prés qui tapissent les pentes rapides, puis abruptes. Pour mieux les gravir, les femmes du Val d'Illiez, chargées du soin du bétail et de son fourrage, revêtent une veste étroite et

boutonnée, un pantalon d'homme de couleur foncée, un foulard rouge noué autour de la tête. Si les admirateurs des robes du «bon vieux temps» et contempteurs des «pantalonnades» du nôtre, sont déçus par cet accoutrement de garçon, ils le seront encore plus d'apprendre que, jadis, toutes les faneuses des hautes altitudes étaient ainsi vêtues. Comme quoi le costume régional est plus près de la vie qu'on ne le pense. Comme quoi il faut qu'il y reste.



VALAIS — VAL D'ILLIEZ



Greyerz prenait le courage de lire et de trier toute la littérature théâtrale alémanique, ne retenant que le valable et le présentant muni d'explications dans son «*Führer durch das schweizerische Volkstheater*», dont la nouvelle édition a été complétée par les soins de la «Société suisse du théâtre populaire» laquelle fait chaque année du bon travail dans ce domaine.

Les promoteurs des costumes régionaux ne sont pas restés en arrière de ces initiatives. Ils se sont attachés deux metteurs en scène de talent, Oscar Eberlé et Jo Baeriswyl qui, l'un pour la Suisse allemande, l'autre pour la Suisse française, ordonnent et conseillent les entreprises spectaculaires. Le goût et la qualité y ont beaucoup gagné.

### *Coutumes et réjouissances*

Les coutumes et réjouissances pavoisaient la vie européenne du passé. Fêtes religieuses et fêtes saisonnières, processions, symboles, jeux et feux séparaient, réduisaient, illuminaient les jours d'œuvre lesquels sont pour nous plus nombreux et plus ternes. On ne peut effacer trois ou quatre siècles, on ne peut se servir de vieux calendriers, mais la gent du costume régional ambitionne tout au moins de maintenir les coutumes locales encore existantes, de les rendre à leur sens originel, de les entourer, de les faire valoir. Elle collectionne et collationne aussi les vieilles recettes, les communique et les recommande. Pour peindre les œufs de Pâques, pour garnir l'arbre de Noël, pour cuire des gâteaux ou faire des pains selon l'endroit ou la circonstance, pour préparer toutes les autres spécialités, pour faire plaisir aux palais des gourmets, elle a rempli son tablier de formules et de procédés dignes de la «parfaite ménagère» du bon vieux temps.

### *La maison*

La maison enfin a beaucoup d'importance, car elle est l'écrin des heures tranquilles. Qu'elle soit une amie de l'architecture et des matériaux du pays

---

IMAGE 50 SÉRIE 56

VALAIS—SAVIÈSE

Le village de Savièse est non loin de Sion. Il n'y a qu'à grimper derrière la capitale, parmi les vignes, jusqu'au premier replat, pour le trouver qui s'étire au milieu des jardins et des vergers, des plants de fraises et des bouquets d'abricots. Un «bisse» — aqueduc de bois qui prélève et divise l'eau d'un torrent —, dont l'existence était déjà mentionnée au 13<sup>e</sup> siècle, arrose et fertilise la terre tandis que les femmes de Savièse, iné-

branlablement fidèles à leur costume régional exaltent le terroir. Une jaquette de bure brune, aux bords et revers de manches en velours noir, un fichu noué, un tablier, un chapeau à l'aile tendue de velours, à la calotte enserrée de large ruban broché, sont les attributs typiques savièsans, attributs bons et simples comme le pain que fait la Savièsane.



VALAIS — SAVIÈSE



Greyerz prenait le courage de lire et de trier toute la littérature théâtrale alémanique, ne retenant que le valable et le présentant muni d'explications dans son «*Führer durch das schweizerische Volkstheater*», dont la nouvelle édition a été complétée par les soins de la «Société suisse du théâtre populaire» laquelle fait chaque année du bon travail dans ce domaine.

Les promoteurs des costumes régionaux ne sont pas restés en arrière de ces initiatives. Ils se sont attachés deux metteurs en scène de talent, Oscar Eberlé et Jo Baeriswyl qui, l'un pour la Suisse allemande, l'autre pour la Suisse française, ordonnent et conseillent les entreprises spectaculaires. Le goût et la qualité y ont beaucoup gagné.

### *Coutumes et réjouissances*

Les coutumes et réjouissances pavoisaient la vie européenne du passé. Fêtes religieuses et fêtes saisonnières, processions, symboles, jeux et feux séparaient, réduisaient, illuminaient les jours d'œuvre lesquels sont pour nous plus nombreux et plus ternes. On ne peut effacer trois ou quatre siècles, on ne peut se servir de vieux calendriers, mais la gent du costume régional ambitionne tout au moins de maintenir les coutumes locales encore existantes, de les rendre à leur sens originel, de les entourer, de les faire valoir. Elle collectionne et collationne aussi les vieilles recettes, les communique et les recommande. Pour peindre les œufs de Pâques, pour garnir l'arbre de Noël, pour cuire des gâteaux ou faire des pains selon l'endroit ou la circonstance, pour préparer toutes les autres spécialités, pour faire plaisir aux palais des gourmets, elle a rempli son tablier de formules et de procédés dignes de la «parfaite ménagère» du bon vieux temps.

### *La maison*

La maison enfin a beaucoup d'importance, car elle est l'écrin des heures tranquilles. Qu'elle soit une amie de l'architecture et des matériaux du pays

---

IMAGE 50 SÉRIE 56

VALAIS—SAVIÈSE

Le village de Savièse est non loin de Sion. Il n'y a qu'à grimper derrière la capitale, parmi les vignes, jusqu'au premier replat, pour le trouver qui s'étire au milieu des jardins et des vergers, des plants de fraises et des bouquets d'abricots. Un «bisse» — aqueduc de bois qui prélève et dirige l'eau d'un torrent —, dont l'existence était déjà mentionnée au 13<sup>e</sup> siècle, arrose et fertilise la terre tandis que les femmes de Savièse, iné-

branlablement fidèles à leur costume régional exaltent le terroir. Une jaquette de bure brune, aux bords et revers de manches en velours noir, un fichu noué, un tablier, un chapeau à l'aile tendue de velours, à la calotte enserrée de large ruban broché, sont les attributs typiques saviésans, attributs bons et simples comme le pain que fait la Saviésane.



VALAIS — VAL D'HERENS



## X. Leur diffusion

DANS quelle mesure, dans quels terrains les mœurs traditionnelles fructifient, c'est ce qui reste à dire dans ce dernier chapitre. La cause n'a pas gagné tous les paysans, mais elle a conquis des citadins. Le costume régional a pris place dans bien des garde-robes, mais il n'en sort pas toujours quand il le faudrait. Le motif pour lequel on l'a fait n'est pas toujours le meilleur. Suivant les régions ou les races, le sens qu'on lui donne est différent. Tels sont les plus ou moins bons aspects de son essor et de son développement.

### *L'effectif*

L'effectif des gens qui le porte est impossible à préciser. Le seul chiffre qu'on ait de certain est celui des membres de la «Fédération nationale des costumes suisses» qui se monte aujourd'hui à dix-sept mille et qui croît chaque jour. C'est un noyau de gens actifs, payant une cotisation ou l'abonnement à la revue, personnes isolées ou groupes qui forment les associations cantonales dont le faisceau constitue la Fédération. Son armature est donc la même que celle du pays et son bureau central siège à Zurich, au «*Heimathuus*» où siègent également la «Ligue pour la sauvegarde du Patrimoine national» (*Heimatschutz*) et l'œuvre du travail à domicile (*Heimatwerk*). Le comité de la Fédération comprend en sus des président, vice-président, secrétaire, trésorier et adjoints, deux représentants par canton et convoque à l'assemblée générale annuelle soit deux délégués par groupe, soit tout le peuple des costumes ce qui donne lieu, alors, aux grandes fêtes que nous évoquerons un peu plus loin. Un

Il est un moyen de ne pas être déçu en quittant Evolène, c'est de prendre l'admirable col de Torrent (alt. 3000 m) qui nous mène, à travers les extases alpestres, jusqu'à Grimentz, dans le val d'Anniviers qui joint à ses beautés naturelles l'intérêt d'une population nomade. En effet, les Anniviards émigrent constamment d'un endroit à l'autre, passant de leurs vignes, près de Sierre, à leurs pâturages, sur les hauteurs, ou dans leurs «mayens» pour hiverner. C'est pourquoi l'on ren-

contre, à dos de mulet – ici elle en est descendue – l'Anniviarde, dont les bébés sont logés dans les corbeilles accrochées au bât. Tous sont vêtus à leur façon traditionnelle, et le gracieux chapeau, entouré de velours, garni de coques de ruban, coiffe aussi bien la mère que les petites filles. Heureux pays où les fins visages s'ornent pour le mieux, sans que la Fédération nationale des costumes suisses ait à donner conseil!



VALAIS — VAL D'ANNIVIERS



bulletin trimestriel qui s'édite en allemand sous le nom de *Heimatleben* et en français sous celui de *Costumes et Coutumes* paraît depuis vingt-cinq ans et compose un bouquet de renseignements et témoignages de tous ordres, soigneusement présentés, dont l'équivalent n'existe pas à l'étranger et dont les fédérés assument les frais sans avoir recours à la bourse de la Confédération. Il faut ajouter à ce capital quelques économies bien gérées ainsi que deux séries complètes de costumes suisses dont l'une déposée à Utenberg, actuellement propriété de la ville de Lucerne, qui avait été établie par Mme Panchaud de Bottens, cofondatrice de la Fédération, et l'autre qui a été réalisée avant l'Exposition nationale de 1939 et se trouve actuellement dans l'immeuble de la Banque nationale suisse, à Zurich.

Enfin, le livre dont nous avons déjà parlé et qui traite à fond et en détail de tous les costumes suisses, dû à la plume de Mlle Louise Witzig et intitulé «*Schweizer Trachtenbuch*», corrobore l'activité de la grande société, soutient et prolonge son rayon d'action.

### *Les citadins*

Ce rayon d'action a touché presque toute la surface du pays, suscitant une majorité agricole qui était attendue, et quelques milices urbaines qui étaient inattendues. Voyons un peu le sens de ces dernières et pour ce faire, divisons-les en trois classes.

La première est celle des petites villes dont les habitants cousinent avec ceux des fermes et des villages avoisinants. Les fêtes les réunissent, le commerce, les travaux. On se rend souvent les uns chez les autres. Les modes de vie sont très semblables. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le costume régional domicilié au hameau le soit aussi au bourg. L'histoire approuve ces parentés et l'habit du terroir y gagne.

La seconde espèce de groupes urbains est celle des «exilés». Perdus dans le demi-million d'habitants que compte une grande ville telle que Zurich, les Bernois, Uranais ou Valaisans éprouvent le besoin de se retrouver, de chanter

De Sierre, en remontant le Rhône, on pénètre dans le Haut-Valais, au parler allemand. Arrivé à Gampel, situé sur la rive droite du fleuve, on s'engage à travers une gorge si étroite et dénudée qu'elle en est inhabitable et qu'elle fut longtemps impraticable aux véhicules. Cette gorge forme l'entrée de la vallée de Lötschen qui, après s'être élargie en un riant panorama, aboutit aux murs puissants des Alpes bernoises. C'est dire que,

bloquée à ses deux bouts par la nature, elle fut obligée, pendant des siècles, à vivre de ses ressources et qu'elle le fait encore, malgré l'amélioration des communications. C'est dire que textiles, étoffes et façons des habits jouissaient du même indigénat et que le costume de travail de la paysanne du Lötschental que l'on voit ici, n'eut aucun concurrent, pendant longtemps. Puisse-t-il ne pas céder le pas à ceux d'aujourd'hui!



VALAIS — LÖTSCHENTAL



ou danser ensemble et de revêtir les atours cantonaux pour ces occasions. Avec la même nostalgie que des Suisses à l'étranger, on évoque les souvenirs, les particularités, le charme et le parfum de l'air natal. Ce mal du pays, dans le pays . . . peut faire sourire, mais il dit une fois de plus qu'un Valaisan est plus valaisan que suisse, un Appenzellois, plus appenzellois que suisse. Ceux qui douteraient du fédéralisme ou voudraient le combattre n'ont qu'à s'adresser au bureau central de la Fédération pour connaître le nombre et la ténacité de ces sociétés d'«exilés»! Le renseignement est concluant. Quoiqu'il en soit, le fait de porter son costume régional dans une grande ville, en certaines circonstances, n'a rien de répréhensible. Il témoigne d'un louable attachement envers son clocher, il démontre que l'homme n'aime pas à être déraciné et que l'habit du pays qu'on a quitté est un lien qui vous y rattache.

Etudions enfin les groupes de ville proprement dits qui se sont attribués le costume régional de l'endroit. Avaient-ils des raisons historiques de le faire? Ont-ils des raisons actuelles de le porter? La réponse à la première question est double et trouble, car d'une part, la mode universelle régentait les classes supérieures de la société et les lois somptuaires, dont nous avons parlé, le prouvent; d'autre part, une certaine persistance du costume régional se manifestait – surtout par la coiffure – dans la petite bourgeoisie. A Fribourg, par exemple, si les portraits des patriciennes affichent nettement la mode française, il est par contre des estampes intitulées «Fribourgeoise. Costume de la Ville» ou «Bourgeoise en grand chapeau» qui représente bel et bien des ressortissantes de la capitale en atours du pays. Les autres cités suisses étaient probablement dans le même cas, à la différence près que les plus importantes et les plus visitées par les étrangers arboraient moins de couleur locale et obéissaient mieux à la mode. La raison historique des costumes régionaux endossés par les groupes de ville est donc variable, douteuse et plutôt mince. En revanche, la raison actuelle a de la valeur car, parmi les habitants des grands centres, il y a ceux qui veulent soutenir le mouvement et qui savent qu'il faut prêcher d'exemple, il y a les cohortes décoratives et colorées qui relèvent les fêtes

Tout au bout du Valais, autour du Rhône nouveau-né qui bondit et serpente au gré des rochers, s'étend le district de Conches que domine le village d'Ernen, avec sa belle église, ses maisons de bois à soubassements ornés de fresques, sa propreté et tous les soins dont on l'entoure. Respectueux du passé, attentif au présent, tel est le lieu, tels sont les habitants, telle est la Valaisanne de Conches. Sa robe, sa jaquette, son tablier ressemblent à ceux des autres vallées, mais non son

chapeau dit «à falbala» (Kreshut, en allemand), dont le petit boudin noir, courant autour de la tête, est une ruche serrée de trois cents plis de moire, et dont la calotte haute est drapée d'un large ruban broché dentelé d'or. Si celle-ci est riche, décorative et d'exécution facile, le boudin noir – falbala – n'est en revanche, plus faisable, pour la bonne raison que les détentrices du secret de fabrication son mortes avec lui.



VALAIS



publiques, il y a les délégations patriotiques chargées de recevoir quelque hôte de marque, il y a les protagonistes des arts populaires – chant et danse –, il y a les manifestations de bienfaisance, il y a même quelques anniversaires ou cérémonies de famille, autant de rôles et d'occasions où le costume régional est non seulement à sa place, mais aussi irremplaçable qu'un drapeau ou une armoirie. Quand les citadines le revêtent, qu'elles le respectent et par là lui confèrent de la notoriété, ce n'est donc pas pour jouer aux bergères, mais pour honorer et décorer les manifestations qui sollicitent leur concours. Quant à savoir s'il est juste de porter en ville un costume tout-à-fait, plus ou moins, ou pas du tout, semblable à celui de la campagne environnante, c'est une question qui relève de recherches historiques et qu'il est impossible de résoudre ici. On se bornera donc à constater que les Bernoises, Lucernoises, Lausannoises portent celui du voisinage tandis que les Bâloises, Zuricoises, Sédunoises tranchent sur le leur.

On relèvera surtout que l'habit traditionnel ne se porte en ville qu'à certains jours fastes de l'année, qu'il est un cas d'exception et que c'est cela qui l'éloigne de celui des champs.

#### *Les bonnes et mauvaises occasions*

Pour l'un comme pour l'autre, il y a, d'ailleurs les bonnes et mauvaises occasions de s'en parer. Mauvaises, toutes celles qui trafiquent de la couleur locale, en font un spectacle rentable. Bonnes, toutes celles qui la mettent en valeur sans l'adultérer.

Les voyages sont moins distrayants depuis que l'uniformité a tout envahi. Aussi toute coutume originale, toute image typique, tout particularisme attire-t-il les touristes, et tous ceux qui vivent du tourisme le savent et l'exploitent. Avec le costume régional, a ressuscité la curiosité payante. On produit les troupes folkloriques sur la scène du casino, on les envoie dans les gares accueillir les congressistes ou d'importants «voyages organisés», on poste le

Par la Furka et l'Oberalp, nous passons de la source du Rhône à celle du Rhin, et tandis que nous suivons par la pensée ce partage des eaux entre la Méditerranée et la Mer du nord, le pays des Rhéto-romanches nous environne déjà. La silhouette de Disentis apparaît et se rapproche, siège de la plus ancienne abbaye bénédictine de la Suisse, siège aussi de la landsgemeinde à laquelle incombent de multiples tâches. Saisissons l'occasion de ce concours de peuple pour observer

le costume régional de la Grisonne qui soudain nous fait face. Ses atours nous paraissent sombres. Mais en vérité, ils peuvent l'être moins, car, d'une part, la robe se fait aussi en rouge foncé, d'autre part, il suffirait que notre amie veuille bien montrer le bas de son tablier ou l'angle de son châle pour que nous ayons sous les yeux des broderies magnifiques dans lesquelles croissent et fleurissent, ordonnées et stylisées, toutes les fleurs et feuilles du pays.



GRISONS — OBERLAND



joueur de cor dans le jardin de l'hôtel, on entend jodler dans le hall. C'est un fait que le tourisme gâte ce dont il vit. C'est une ronde fatale dans laquelle il tourne. Beaux paysages et pittoresques villages lui sont indispensables . . . qu'il détériore aussitôt par les hôtels, garages, réclame et folklore organisé. A moins que, par une grâce exceptionnelle, tous les agents, architectes, hôteliers de l'endroit ne soient des esthètes sensibles, raffinés et prudents! Ce qui serait tout de même possible et hautement souhaitable. Car, enfin, l'hôtel peut se construire dans le style du pays, le garage, être fleuri et pas trop arrogant, la réclame expulsée hors de nos frontières et le folklore restitué à son sens premier, c'est-à-dire que les braves gens du village qui se sont remis à porter leur costume régional refuseront toute présentation ou représentation artificielle et payante, mais vivront dans leurs atours, simplement, sans ostentation, en accueillant les compliments et ne les recherchant pas. Avec ou sans public, ils se réuniront pour chanter et danser, ils participeront aux fêtes de leur canton, ils se joindront à la grande masse de confédérés, les jours où la «Fédération nationale des costumes suisses» les appellent tous. Ce sont là les meilleures occasions, celles où la gloire du métier de la terre, la fraternité des uns et des autres, l'attachement à la patrie commune et à sa foi, sont clamés et proclamés par des cortèges hauts en couleurs, éclatants de joie, riches et racés. Dans un cadre naturel magnifique, sur des tréteaux sertis de prés, les régions apportent leurs produits, les outils de leurs travaux, les symboles de leurs cultures. La Suisse «une et diverse» apparaît alors en images chatoyantes aux yeux des étrangers accourus sans qu'on les prie, et les Suisses, aux quatre langues, impriment en leur cœur le bienfait de ces heures bonnes et lumineuses.

### *Les quatre Suisse et l'Europe*

Oui, ces assemblées confédérales éclairent le visage composite de la Suisse, cette Suisse entourée de quatre voisins dont sa culture est tributaire, logée au centre de l'Europe, à la source de ses fleuves, à la limite des mondes german et latin.

---

IMAGE 56 SÉRIE 56

GRISONS—ENGADINE

La Grisonne de l'Engadine ajoute l'éblouissement de sa robe aux couleurs de la haute vallée de l'Inn dont les lacs et les glaciers, les fleurs brillantes, les papillons, les habitants au parler romanche, aux yeux et cheveux noirs, justifient la célébrité. En effet, la jupe, le corsage, les manches sont d'un rouge de flamme, le plastron, le tablier, le châle, à fond de soie noire, étincellent de broderies multicolores, la collerette blanche dite «*Mu-*

*rinella*», est parcourue d'un point finement ajouré, l'ornement de tête, qui répond au nom de «Coppelin», est une petite calotte noire richement brodée d'or, enfin le collier est d'ambre jaune, de grenats ou de corail, bijoux que rapportaient les officiers au service étranger quand ils rentraient chez eux. Sur fond de neige, plus encore que sur fond de pré, la Grisonne luira donc d'un éclat héraldique.



GRISONS — ENGADINE



Le caractère des deux races, plus encore que celui des quatre langues, s'inscrit dans les costumes régionaux, si bien qu'à leur seule vue, on devine l'origine. Ainsi le col carré, dit «*Göller*» est-il le fait exclusif des Suisses allemandes tandis que le fichu est propre aux Romandes. L'uniformité des couleurs s'impose souvent aux premières, la diversité règne chez les secondes. Et la différence s'accuse aussi dans la renaissance elle-même des mœurs traditionnelles. Il y avait, dans chaque moitié helvétique, deux forteresses qui gardaient leur patrimoine : Berne et Appenzell pour l'une, Valais et Fribourg pour l'autre ; mais il y avait aussi, dans chacune d'elles, des lieux ouverts à tous les vents qui s'abandonnaient au mauvais progrès. Le souci de prémunir les unes et de guérir les autres éclata partout en même temps. La rénovation s'opéra par contre, différemment. La race latine est plus individualiste, la race germanique, plus disciplinée, plus vite conquise par des raisons idéologiques. La seconde se soumet donc mieux aux prescriptions, à l'esprit des zéloteurs du mouvement, ce qui fait que la gent alémanique du costume d'aujourd'hui est – probablement et proportionnellement – plus nombreuse et mieux pénétrée du sens qu'il a. Elle comprend qu'il doit être réintroduit dans la vie de tous les jours, que c'est le but principal. Elle est paysanne dans son ensemble.

La gent romande plus gaie, plus étourdie, prête l'oreille à la mode, aux motifs touristiques, à l'admiration de l'étranger, à ce que fait le voisin, aux promesses d'amusement. Ce n'est pas qu'elle soit dépourvue d'attachement au terroir. Loin de là. Il y a des groupes de campagne qui sont vraiment partis des raisons du cœur pour redonner au village les habits qui vont à son genre de beauté. Il y a des vallées où tel costume a repris de l'empire sur les mœurs journalières, alors qu'il n'y tenait plus que par un fil. Mais, souvent aussi et plutôt dans les villes, les motifs romands de renouer avec la tradition, pèchent par futilité. Dans la perspective de sortir, danser, s'amuser, voyager, on s'enrôle sous un drapeau dont on méconnaît le sens. Est-ce un mal irréparable ? Non, car ceux qui n'ont que diables en tête ne resteront pas longtemps dans l'effectif, et les autres, dont l'affection pour les belles et bonnes choses aura contre-balancé la légèreté, apporteront alors un concours précieux et

Le mouchoir de tête noir semble ne pas convenir à un costume dont la jaquette, le châle brodé et la collerette finement ouvragée disent qu'ils ne sont pas là pour les gros travaux, mais bien plutôt pour les dimanches. Tête et corps appartiennent-ils à la même femme du même jour ? Oui. La Grisonne de la Basse-Engadine réserve spécialement le sombre foulard à la tenue ci-contre, et c'est aux sinis-

tres jours de la peste, qui jadis ravagea la contrée, que la légende fait remonter cet usage de la «*Lia-düra*». Ce signe de deuil serait donc resté dans les mœurs, tandis que les broderies jouaient avec de douces couleurs sur les fichus et tablier et que la robe elle-même pouvait être aussi rouge que celle de la payse précédemment rencontrée, ou bleue comme celle-ci.



GRISONS — BASSE-ENGADINE



efficace. D'autre part, les groupes citadins de Suisse française, dont la raison d'être est moins historique que le costume des messieurs qui l'est, parfois, un peu trop, ont une activité artistique plus affinée que celle des groupes frères d'outre-Sarine. S'ils ne restreignent pas les atours retrouvés à leur seul usage, s'ils ne se croient pas volés quand des personnes non sociétaires les adoptent, bref, s'ils pratiquent un intelligent prosélytisme, alors c'est grâce à eux, grâce à leur succès, grâce à leur influence que la campagne se gagne lentement<sup>1</sup>.

L'Europe, autour de la Suisse, a possédé comme elle ses costumes nationaux ou régionaux. Et même plus riches, plus beaux, plus originaux, car, si par sa position de carrefour, l'Helvétie fut toujours traversée par les courants d'air de la mode, d'autres pays, à l'écart, en étaient moins touchés. Et puis les Confédérés ont des goûts simples et timides. Des atours éclatants et surchargés les séduisaient peu tandis qu'ils étaient l'objet d'un culte toujours plus raffiné chez les peuples slaves ou balkaniques. C'est dire qu'ailleurs le patrimoine à sauver était autant et plus précieux que chez nous et que le sauvetage posait un problème au dehors comme au dedans des frontières.

Dans les vallées voisines, autrichiennes, bavaroises, wurtembergeoises, la croisade s'est engagée sur un chemin parallèle au nôtre et la diffusion obtenue est plus large que chez nous, car la secousse douloureuse de la guerre, ayant trié les valeurs, n'en a laissé dans le tamis qu'un petit nombre, dont celle d'une tradition terrienne bien comprise. Les pays nordiques, eux aussi, travaillent dans le même sens et dans le même espoir que nous. En revanche, pour les pays latins, ce sont surtout des «groupes folkloriques», produisant leurs chants et danses sur des scènes nationales ou internationales, qui sont chargés de défendre la cause. Ils y réussissent au point de vue artistique en gratifiant les spectateurs d'un bon divertissement. Les touristes viennent les applaudir et les photographier. Mais en vérité, à part quelques très louables exceptions, ces couleurs locales sont plus reconstituées que ressuscitées et leurs protagonistes d'un jour, occupés de leurs succès, ne pensent pas beaucoup à transformer, assainir et embellir la vie paysanne. Il ne faut pas leur en vouloir, ni les décou-

<sup>1</sup> L'appréciation du mouvement en Suisse romande est de la traductrice, et non de l'auteur.

De chaque côté de la route qui mène de l'Engadine au val Poschiavo, par le col de la Bernina, passent devant les yeux émerveillés, les forêts de mélèzes et d'arolles, les massifs de glaciers, des lacs, rochers et galeries, puis la fertilité croissante de la végétation qui fleurit l'Italie. Les arbres à feuilles remplacent les sapins, les blés, les pommiers, les fleurs du midi et les rhododendrons poussent ensemble. A Poschiavo même, les mai-

sons et les églises sont italiennes de ligne, la langue roule et chante, et, plus bas dans la vallée, s'étendent les champs de tabac. Imitant leurs sœurs d'Engadine, les jeunes femmes de Poschiavo ont ressuscité un costume régional rappelant celui de la vallée de l'Inn, par le corsage noir ou rouge, la forme du plastron et du châle, mais signant et affirmant son origine par un coquet petit bonnet, broché d'or.



GRISONS—POSCHIAVO



**rager**, car le jour où ils donneront une interprétation plus généreuse à ce qu'ils **font**, leur générosité, leur spontanéité, leur charme seront alors plus fertiles que tous les autres.

Avec ce tour d'horizon européen se termine l'étude de la diffusion des costumes suisses actuels. Comme toute carte géographique, elle a des sommets, des plaines et des dépressions, des lieux différemment favorisés qui se font valoir les uns les autres et sont prêts à s'embellir moyennant un bon climat.

---

IMAGE 59 SÉRIE 56

TESSIN—VAL VERZASCA

Grâce aux bottes de sept lieues qui ont facilité notre balade, faisons un saut et tombons au Tessin où le soleil, les palmiers et Locarno nous réjouissent le cœur, mais où les petites Tessinoises incroyables sourient quand on leur parle des costumes régionaux. Il faut s'enfoncer dans le val Verzasca pour trouver assise sous un vieux châtaignier, près d'une maigre vache qui broute, une femme de Verzasca en train de filer sa laine, le manche de la quenouille sous le bras gauche, le fuseau

dans la main droite. Le dialogue entamé, elle nous emmène chez elle et nous montre le costume qu'elle portait dans sa jeunesse et que sa petite-fille revêt parfois, pour une fête, à Locarno. Entièrement tissés à la main, la jupe et le tablier ont ceci de particulier qu'ils s'attachent non à la taille, mais sous les bras, au-dessus de la poitrine. La veste courte, le foulard sur la tête, les «zoccoli» en bois de châtaigniers complètent le sympathique ensemble.



TESSIN — VAL VERZASCA



## Conclusion

**N**OUS savons maintenant que l'histoire des costumes suisses représente une page de notre civilisation, un des signes de notre attachement au terroir, l'amélioration sociale d'une des classes de la société, la réalisation indigène d'une vérité européenne. Elle inscrit donc son petit chapitre sur quatre grands livres. Les inscrira-t-elle encore longtemps? Ces ensembles vestimentaires particuliers, sortis du fond de quelques siècles, découverts, reconnus, admirés depuis deux cents ans, ayant disparu, puis reparu depuis cinq lustres, vont-ils poursuivre leur existence? Ce sont des questions qu'on n'évite pas, auxquelles il est pourtant difficile de répondre. Les temps où nous vivons semblent plus menacés que d'autres et la justification du pressentiment bouleverserait, certes, le patrimoine. Mais, Dieu merci, le malheur n'est pas encore là. Il appartient aux hommes de vouloir l'éviter. Il leur appartient de défendre leur croyance, leur liberté, leur civilisation, l'héritage du passé, tant qu'ils le pourront et tant qu'ils seront libres. Ainsi ont fait les Suisses qui, dans leur guerre contre les maux et les laideurs d'une technique outrancière, ont déjà gagné des points en faveur des biens qui se perdaient. Ainsi en sera-t-il de nos enfants et des laboureurs de demain s'ils continuent à vouloir être de vrais «soldats de la terre».

---

IMAGE 60 SÉRIE 56

TESSIN—MENDRISIOTTO

Dans le district le plus méridional du Tessin et de la Suisse, la chance nous est donnée de rencontrer quelques habits traditionnels de la région, car une fête patriotique les a sortis des armoires et la jeune femme de Mendrisio s'est présentée à nous, dans une robe de damas de soie dont le corsage cintré et lacé s'annexe ou se débarrasse des manches avec la plus grande facilité, chose appréciable dans un pays où la chaleur fait des pointes. Ce

raccord au moyen d'aiguillettes se pratiquait au début de la Renaissance italienne. Il a persisté jusqu'à nous. Quant aux trois douzaines de flèches d'argent qui diadèment le visage où brillent les yeux noirs, elles se retrouvent dans les atours passés de la plaine de Brianza, ce jardin lombard qui est à l'horizon et sur lequel nous ne poserons pas nos yeux las et comblés.



TESSIN — MENDRISIOTTO